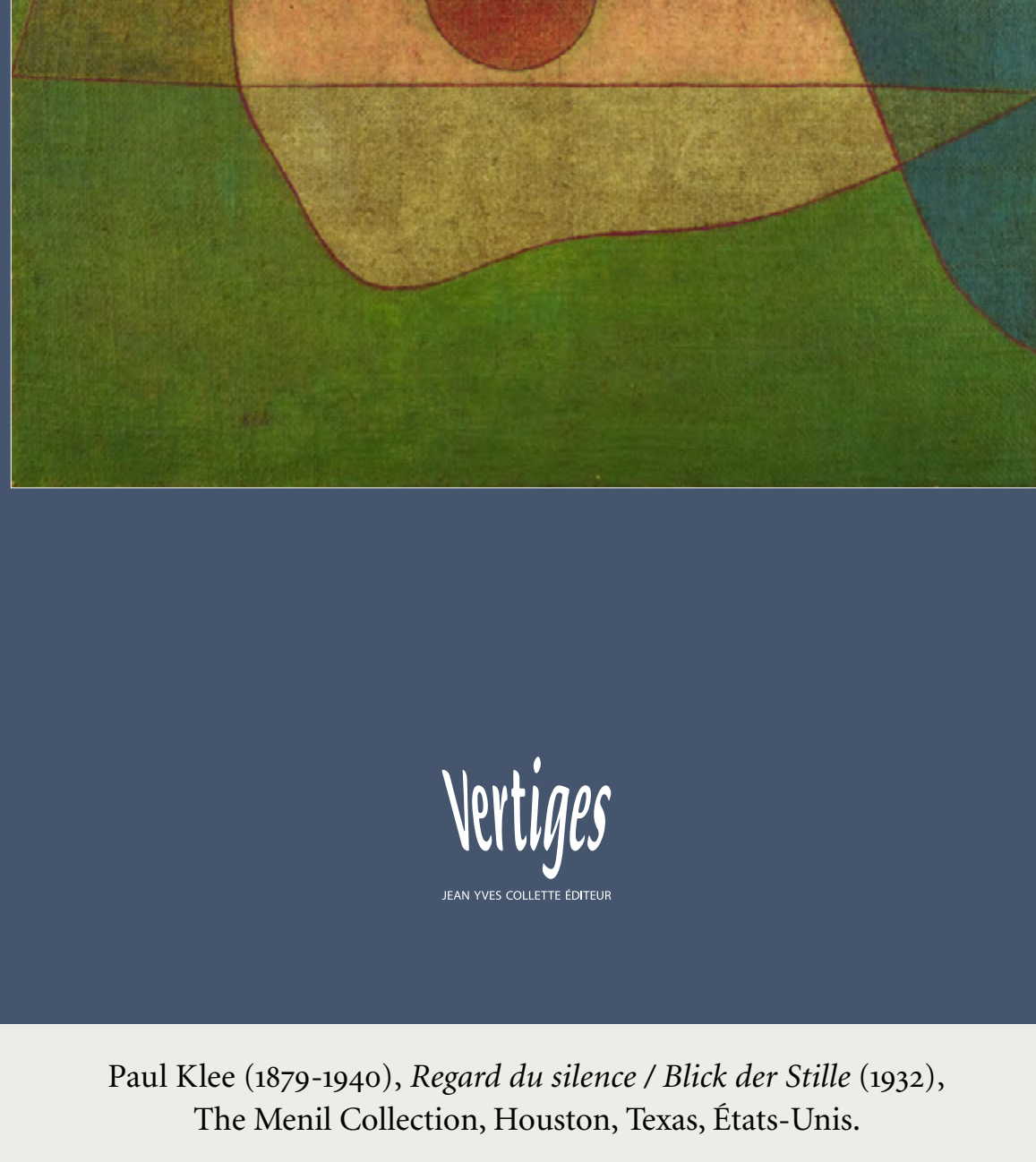


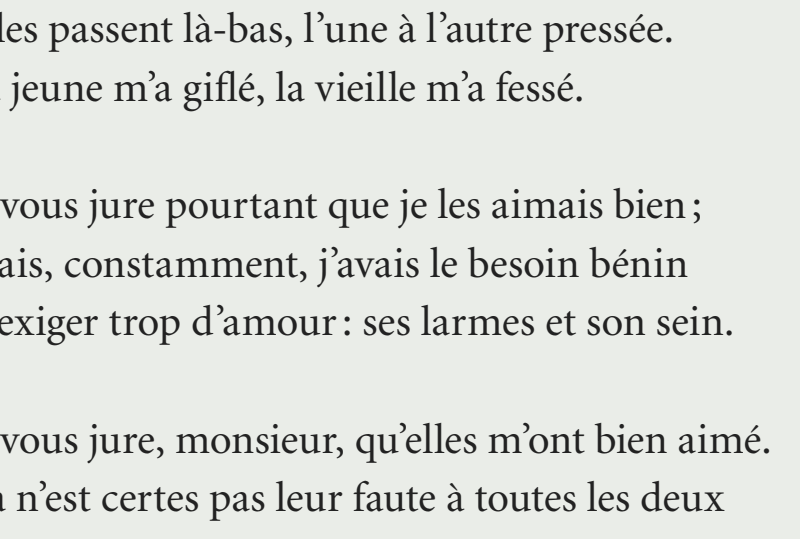
Paul Éluard

Premiers poèmes



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Paul Klee (1879-1940), *Regard du silence / Blick der Stille* (1932),
The Menil Collection, Houston, Texas, États-Unis.



Paul Éluard, nom de plume d'Eugène Grindel (1895-1952). PHOTO D.R.

Le fou parle

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée
Elles passent là-bas, l'une à l'autre pressée.
La jeune m'a giflé, la vieille m'a fessé.

Je vous jure pourtant que je les aimais bien ;
Mais, constamment, j'avais le besoin bénin
D'exiger trop d'amour : ses larmes et son sein.

Je vous jure, monsieur, qu'elles m'ont bien aimé.
Ça n'est certes pas leur faute à toutes les deux
Si sans cesse je voulais être plus heureux.

C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Pour moi, elles ne sont qu'un même être et leurs charmes
Sont égaux ayant fait verser les mêmes larmes :
Ma mère a pleuré sur moi, qui sanglotais

Pour l'autre, refusant d'être à moi tout à fait ;
Je ne sais pas lequel de nous trois fut blessé...
C'est ma mère, monsieur, avec ma fiancée.

Sourdine

Comme il fait moins froid ce soir !
Et comme les étoiles brillent !
Il fera beau demain matin
Dessus l'avenue de Versailles.
Il fera beau...
(*Et l'air se perd comme une bille.*)

Quand il fait beau, c'est agréable
De s'en aller de si matin,
Quand on sait que midi viendra
Avec la fin d'un long travail...
(*Et l'air se perd comme une bille.*)

Le long de l'avenue, c'est vrai
J'ai l'illusion de la campagne.
Il y a de si belles villas.
C'est vrai, j'aime tout cela !
(*Et l'air est mort, l'air est perdu.*)

1914

La petite chérie...

La petite chérie arrive à Paris.
Paris fait du bruit. Paris fait du bruit

La petite chérie traverse la rue.
La bruit tombe en pluie. La bruit tombe en pluie

La petite chérie est sur le trottoir
Où de gros messieurs cossus et tout noirs

Empêchent son cœur de faire trop de bruit.
1915

Un seul être

I

A fait fondre la neige pure,
A fait naître des fleurs dans l'herbe
Et le soleil est délivré.

Ô fille des saisons variées,
Tes pieds m'attachent à la terre
Et je l'aime toute l'année.

Notre amour rit de ce printemps
Comme de toute sa beauté,
Comme de toute sa bonté.

II

Flûte et violon,
Le rythme d'une chanson claire
Enlève nos deux cœurs pareils
Et les mouettes de la mer.

Oublie nos gestes séparés,
Le rire des sons s'éparpille,
Notre rêve est réalisé.

Nous posséderons l'horizon,
La bonne terre qui nous porte
Et l'espace frais et profond,
Flûte et violon.

III

Que te dire encore, amie ?
Le matin, dans le jardin,
Le rossignol avale la fraîcheur,
Le jour s'installe en nous
Et nous va jusqu'au cœur.

Le jour s'installe en nous.
Et tous les matins, cherchant le soleil
L'oiseau s'engourdit sur les branches fines.
Et fuyant le travail, nous allons au soleil
Avec des yeux contents et des membres légers.

Tu connais le retour, amie,
C'est entre nous que l'oiseau chante,
Le ciel s'orne de son vol,
Le ciel devenu sombre
Et la verdure sombre.

IV

La mer toute entière rayonne,
La mer tout entière abandonne
La terre et son obscur fardeau.

Rêve d'un monde disparu
Dont tu conserves la vertu
Ou rêve plutôt

Que tu m'as gardé sur les flots
Que la lumière... Et sous le soleil
Le vent qui s'en va de la terre immense.

1917

Mon dernier poème

J'ai peint des terres désolées
et les hommes sont fatigués
de la joie toujours éloignée.
J'ai peint des terres désolées
où les hommes ont leurs palais.

J'ai peint des cieus toujours pareils,
la mer qui a tous les bateaux,
la neige, le vent et la pluie.
J'ai peint des cieus toujours pareils
Où les hommes ont leurs palais.

J'ai usé les jours et les jours
de mon travail, de mon repos.
Je n'ai rien troublé. Bienheureux,
ne demandez rien et j'irai
frapper à la porte du feu.
vent qui s'en va de la terre immense.

1917

Pour vivre ici

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes
Froissant l'air chaud, l'enveloppant, quand vient la pluie.

Amer, tu annules toute tragédie,
Et ton souci d'être un homme, ton rire l'emporte.

Je voudrais t'enfermer avec ta vieille peine
Abandonnée, qui te tient si bien quitte,
Entre les murs nombreux, entre les ciels nombreux
De ma tristesse et de notre raison.

Là, tu retrouverais tant d'autres hommes,
Tant d'autres vies et tant d'espoirs
Que tu serais forcé de voir
Et de te souvenir que tu as su mentir...

Ton rire est comme un tourbillon de feuilles mortes.

*

Le vent passe en les branches mortes
Comme ma pensée en les livres,
Et je suis là, sans voix, sans rien,
Et ma chambre s'emplit de ma fenêtre ouverte.

En promenades, en repos, en regards
Pour de l'ombre ou de la lumière
Ma vie s'en va, avec celle des autres.

Le soir vient, sans voix, sans rien.
Je reste là, me cherchant un désir, un plaisir ;
Et, vain, je n'ai qu'à m'étonner d'avoir eu à subir
Ma douleur, comme un peu de soleil dans l'eau froide.

1918

Les

Premiers poèmes,
de Paul Éluard (1895-1952),
ont été rédigés entre 1913 et 1918.

ISBN : 978-2-89668-879-1
© Vertiges éditeur 2019
- 0880 -

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels

www.lecturiels.org